Frappées par le départ de leurs enfants en Syrie, ces Bruxelloises tentent de se reconstruire. Le 17 avril, quelque dix mille personnes les ont soutenues pour un défilé «contre la terreur et la haine» dans les rues de la capitale belge. Reportage.

Par Jean-Manuel Escarnot à Bruxelles Photos Johanna de Tessières

Mardi 22 mars, 8 heures du matin. Liza, 38 ans, salariée au Parlement européen, se trouve avec ses quatre enfants dans le hall des départs de l'aéroport de Bruxelles-Zaventem lorsqu'un kamikaze déclenche sa bombe. Instantanément, c'est l'horreur d'une scène de guerre pour des dizaines de victimes qui n'imaginaient pas que cela puisse leur arriver un jour. Liza et ses enfants s'en sortent miraculeusement «sans une égratignure». «Il y avait beaucoup de personnes touchées autour de nous», se rappelle-t-elle. Les réflexes de survie prennent le dessus: au milieu d'une foule hagarde, Liza calme ses enfants et les extrait de l'aéroport.

De retour à son domicile, elle rassure ses proches puis, très vite, ressent «le besoin de comprendre ce qui vient de (lui) arriver». «J'ai pensé à Saliba. Je l'ai appelée pour lui demander de venir. J'avais besoin de me reconnecter avec la partie humaine en moi», livre-t-elle. Quand elles se sont rencontrées, trois semaines avant cet attentat, Liza et Saliba Ben Ali étaient à mille lieues de penser que le conflit syrien les rapprochait aussi brutalement. L'une et l'autre participaient à une réunion de «mamans concernées» de djihadistes belges de la commune bruxelloise de Schaerbeek. Bénévole de l'association BelCompétence, Liza était là pour «aider ces femmes dans leur combat». Mère de quatre enfants elle aussi, Saliba a perdu l'un de ses deux fils, Sabri, 19 ans, mort en Syrie en décembre 2013. Une autre déflagration. Une douleur immense dans laquelle elle n'a pas sombré. Pour elle et pour sa famille, Saliba a tenu, en cherchant à donner un sens à son histoire. Autour d'elle, dans la seule commune de Vilvorde (banlieue de Bruxelles), une trentaine de familles subissent les départs d'un fils ou d'une fille en Syrie. Disparus du jour au lendemain, happés par la propaganda de l'État islamique, qui leur promet
DE SCHAERBEEK


ANGOISSE, HONTE ET CULPABILITÉ

Saliba Ben Ali, 47 ans, offre le thé et des crêpes marocaines chez elle, dans le salon de son appartement de Schaerbeek. Si les yeux sont le reflet de l’âme, la sienne est volontaire, douce et forte, empreinte d’une tristesse qui se passe de mots. « Après les attentats de Paris et de Bruxelles, j’étais désespérée. Ça a réveillé les souvenirs. La mère d’un kamikaze m’a dit que j’avais de la chance que mon fils soit déjà mort. J’ai pensé que c’était foutu. Puis, je me suis reprise et blindee en ne gardant que les messages positifs, comme celui de Liza, car je suis dans l’action », dit-elle, ses mains posées bien à plat sur la table. En août 2013, Sabri a envoyé un SMS : « Maman, je suis en Syrie. On se retrouvera au paradis ». Un mois plus tard, Saliba organisait le premier groupe de parole de familles concernées à Vilvorde pour « partager (leurs) émotions sans être jugées ni stigmatisées ». Avec près de six cents jeunes partis en Syrie et en Irak, sur une population de 11,2 millions d’habitants, la Belgique est le premier pays européen impacté par le phénomène djihadiste. « Dès le début, certains, notamment les jeunes, se disaient fiers de ceux qui étaient partis. D’autres nous disaient que c’était parce que nous avions mal éduqué nos enfants dans la religion musulmane qu’ils étaient allés chercher...»
LES 10 NEWS
DE LA SEMAINE

› des prédicateurs. Et les Belges non musulmans disaient que c’était à cause de la religion musulmane, explique Salïha. Certains parents n’osaient plus sortir de chez eux ou seulement aller chercher leurs autres enfants à la sortie de l’école. » L’angoisse de la disparition d’un fils ou d’une fille et celle du SMS « faire-part de décès » viennent s’ajouter à la honte et à la culpabilité de n’avoireu voir venir. Une triple peine accentuée par les récents attentats. « De “mères de djihadistes”, nous sommes devenues “mères de terroristes” », livre Salïha sous le regard de sa fille, sage comme une image, faisant ses devoirs sur le canapé du salon. Inhibées par la culpabilité, les « mamans concernées » de Schaerbeek ont dû apprendre à se défendre pour « protéger les enfants encore avec elles ». Début avril, elles ont démarré leur « Karcher thérapie », ainsi qu’elles le nomment, avec Nina Noorali, 44 ans, thérapeute spécialiste de la gestion du stress non cognitive. Sur la ligne de métro empruntée pour la rejoindre, la tension est palpable. Omniprésents, les parachutistes belges patrouillent sur les quais et dans les rames, sous le regard atone des passagers qui font mine de les ignorer…

RÉTABLIR UNE PAIX INTÉRIEURE
Assise devant un thé, dans un café, Nina Noorali, attitude zen et poncho en laine, dégage une réelle impression de bien-être. Membre de l’ONG International Association for Human Values (IAHV), elle dit « soigner les âmes » en travaillant sur des exercices de respiration, de yoga et de méditation afin de rétablir une paix intérieure pour des personnes atteintes de traumatisme profond. IAHV intervient dans les zones de conflits, les camps de réfugiés en Irak, au Liban, et aussi dans les prisons. « Les “mamans concernées” n’ont pas reçu beaucoup de soutien psychologique. Elles vivent enfermées dans leur univers de souffrance, de vide et de blâme. Et en même temps, elles doivent continuer à tenir la maison, travailler et s’occuper du reste de la famille », explique-t-elle. En février dernier, un stage de trois jours a rassemblé une dizaine de mères dans une salle prêchée par la commune de Molenbeek. « C’était émouvant et très intense. Nous étions assises au sol sur des tapis de yoga, pour nos exercices de respiration, les jeux, et l’échange sur des sujets concernant leur quotidien. Le but est de leur apprendre à filtrer et contrôler leurs pensées de manière à ne pas se laisser envahir par la peur, l’angoisse du coup de téléphone qui leur annonce la mort de leur enfant, la culpabilité, et à canaliser leur énergie, raconte Nina. Etre la maman d’un kamikaze est très lourd à vivre car elle ne s’autorise même pas à pleurer. La plupart d’entre elles se demeurent comment avancer dans la vie après le départ d’un enfant. Après ce stage, l’une d’elle a accepté, pour la première fois, de fêter l’anniversaire de l’un de ses autres enfants. » Un stage identique pour les pères a été programmé pour fin avril : « Ils ont beaucoup de colère en eux. Certains reprochent aux mères d’avoir failli dans l’éducation des enfants et de n’avoireu rien perçu de leur dèche. La relation du couple est très perturbée par ces départs. »

« MIEUX QU’UN PSYCHOLOGUE »

(2) Savebelgium.org
« CES FEMMES VIVENT ENFERMÉES DANS LEUR UNIVERSE DE SOUFFRANCE, DE VIDÉ ET DE BLÂME »

NINA NOORALI, THÉRAPEUTE